

Patsy Gallant

PRÉFACE DE LUC PLAMONDON

Ma vie
en technicolor

ÉDITIONS
LASEMAINE

« La p'tite est bonne ! »

J'ai commencé à chanter au moment où je suis sortie du ventre de ma mère. J'exagère à peine. Lorsque je remonte dans le temps jusqu'à mon premier souvenir d'enfance, à l'âge de trois ans peut-être, je me vois déjà pousser la note sur un *stage*.

Maman avait grandi au sein d'une grande famille de seize enfants où la musique prenait beaucoup de place. Bien qu'aucun d'entre eux n'avait de formation académique, tous étaient des musiciens-nés qui jouaient à l'oreille. Ma grand-mère attribuait en quelque sorte à chacun de ses enfants son rôle à venir dans l'orchestre familial au moment de sa naissance. Ce n'était pas compliqué : s'il manquait un *drummer*, le p'tit dernier n'avait pas le choix, il allait devenir *drummer* ! Il manquait un guitariste ? Même chose !

Au cours des années, les frères et sœurs de maman ont formé différents groupes. Il y a eu entre autres celui de ma tante Simone et de mon oncle Larry, qui chantaient et s'accompagnaient à la guitare. Mais tous chantaient et adoraient danser, surtout des *square dances*. Maman ne jouait pas d'un instrument, mais elle chantait magnifiquement des

chansons comme « Bring Back my Blue Eyed Boy to Me » de la famille Carter. Elle chantonnait d'ailleurs toujours, pour nous endormir, les pièces « Bright Sunny Days » ou « You Are my Sunshine ».

Un jour, maman m'a raconté cette histoire... Je devais avoir environ trois ans, et je me trouvais dans la salle paroissiale d'un sous-sol d'église. Ma tante Simone et mon oncle Larry y répétaient leur spectacle prévu un peu plus tard en soirée. Mon oncle était un grand type jovial avec un accent épais du Nouveau-Brunswick, et ma tante avait une très belle voix. À la fin d'une chanson, ils m'ont fait signe de les rejoindre sur scène. Je n'ai sûrement pas eu à me faire prier longtemps pour y grimper, et j'ai même dû m'y rendre en effectuant quelques pas de claquette.

Peu de temps après, le prêtre est entré dans la salle paroissiale et a interpellé maman

— Mais qu'est-ce que cette enfant fait là ?

— Ben, elle s'amuse avec sa tante et son oncle !

— J'espère, madame Gallant, que vous n'allez pas la faire monter sur la scène ce soir pour le spectacle ! Voyons, une enfant de cet âge-là !

— Ben non, m'sieur le curé, elle fait ça juste pour s'amuser !

J'imagine encore maman marmonner : « Ben voyons donc ! Il est fou, lui, s'il pense que je ne vais pas mettre la p'tite sur scène ! C'est elle qui m'emmène le monde ! »

Déjà à cet âge, j'avais du talent. J'étais mignonne, et les gens aimaient me voir chanter et danser. Évidemment, pour maman, c'était une question de survie. Elle cherchait simplement à gagner des sous comme elle le pouvait pour nour-

rir ses enfants, mais ça allait aussi de soi : elle adorait nous voir chanter et performer sur scène. Très tôt, on a respecté madame Gallant pour ça.



Née sur la rue Hillside Street à Campbellton, qui était en quelque sorte la basse-cour de la ville ou son quartier pauvre, j'ai grandi non loin sur la rue Roseberry, « *on the top of the hill* ». En grim pant en haut de la colline, on gravissait en même temps les échelons, on changeait de statut et on accédait à un univers un peu plus aisé. Juste un brin, on s'entend. La maison était encore un *shack* en bois brut, qui n'était même pas peint. C'est justement à cet endroit que remontent la plupart de mes souvenirs d'enfance.

Bien que nous étions très pauvres, mon enfance est marquée par plusieurs moments tendres, et évidemment teintée par la naissance de ma passion pour la musique. Je me rappelle que maman m'avait acheté pour ma fête un *pickup record player*¹, pour écouter des vinyles. J'aimais tellement écouter de la musique ! Je le transportais partout avec moi dans la maison, dehors, et même chez une de mes amies, qui se nommait Judi Richards (oui, comme la chanteuse !) et qui m'écrivait des lettres à l'encre verte.

La famille de Judi était plus riche que la mienne et possédait un piano droit, devant lequel mon amie s'assoyait pour chanter avec ses frères et sœurs. Une salière et une poivrière en argent se trouvaient sur l'immense table de la salle

1. Tourne-disque portatif.

à manger. Je les observais avec envie me disant que moi aussi, un jour, j'allais posséder de la belle argenterie.

Maman avait une voix merveilleuse et elle chantait haut. Elle fredonnait souvent des chansons de Doris Day. Je me rappelle qu'elle avait même changé les paroles de «When I Was Just a Little Girl» pour une version plus enfantine, «When I Was Just a Little Pup», qui mettait en vedette les personnages de *Lady and the Tramp*² de Disney. Elle me faisait aussi chanter beaucoup de chansons d'Elvis Presley, particulièrement des titres comme «Hound Dog», ou encore «Don't Be Cruel». J'étais toute jeune et je découvrais Elvis, tandis qu'Angie, Flo et Gigi apprenaient des chants religieux : elles faisaient partie du chœur de l'église de Mister Lannon (c'est comme ça qu'on appelait le curé).

Tous les soirs vers 18 heures, juste avant que le soleil se couche, une fois qu'on avait fini nos tâches, on enfilait nos pyjamas et maman nous installait dans la *swing* tandis qu'elle faisait la vaisselle ou vaquait à d'autres corvées. Les gens passaient alors et venaient voir les enfants de madame Gallant chanter devant la maison, dans cette balançoire que mon père avait construite de ses mains. Ceux qui passaient en voiture *toutaient le horn*³ en guise d'applaudissements.



Comme j'aimais la rue Roseberry ! Dans mes yeux de petite fille, j'avais une des plus belles vues du monde entier. Du haut de la colline, on apercevait la rivière Restigouche et ses

2. *La Belle et le Clochard*.

3. Klaxonnaient.

eaux saumoneuses souvent remplies de pitounes, et, de l'autre côté, l'église de Sainte-Anne-de-Restigouche. À quelques kilomètres à peine se trouvait l'usine de pâtes et papier de la Fraser Companies Limited d'Atholville. À Campbellton, on sentait souvent l'odeur de soufre qui provenait de l'usine. J'ai passé une grande partie de mon enfance à observer les draveurs tentant de se maintenir en équilibre sur ces troncs d'arbres. C'était fascinant !

Enfin, tout juste passé Atholville à l'ouest, il y avait Tide Head, un endroit pittoresque situé aussi en bordure de la rivière. Mon Dieu que j'adorais m'y rendre avec mes sœurs à la marche ! À marée basse, on pouvait se faufiler à pied jusqu'à Duffs Island. J'ai une image très claire de moi, fillette, avec mes p'tites chaussures blanches en caoutchouc, posant les pieds dans ces eaux translucides. On pouvait y distinguer des roches, des coquillages, mais aussi de très gros poissons ! Il fallait tout de même être vigilants lorsqu'on y jouait. L'eau pouvait remonter rapidement sur les îles, et regagner la rive devenait alors dangereux. Il faut dire que je ne savais pas encore nager... Je n'ai appris que beaucoup plus tard, vers mes dix-huit ans.

Nous mangions régulièrement du hareng, de la morue, de l'éperlan et même des homards qu'on achetait directement au quai au retour des pêcheurs, ou chez Black. Ça coûtait 50 cents le homard, vous imaginez ! Ou encore des palourdes, qu'on dégustait directement au bord de l'eau à Eel River Bar quand on allait visiter mémère Aubé. À cette époque, on se nourrissait surtout de poissons et de produits de la mer, car on n'avait pas les moyens d'acheter de la viande. J'ai toujours cru d'ailleurs que cela avait eu un

impact direct sur notre croissance. Les quatre filles aînées de la famille étaient toutes petites, notamment Angie, qui ne mesurait que 4 pieds 11 pouces. Tandis que les quatre dernières, qui avaient pu bénéficier de viande pendant leur enfance une fois que nous avons été rendus à Montréal, étaient beaucoup plus grandes.

Moi, ce que j'aimais le plus au monde quand j'étais jeune, c'était les *fiddleheads*. Encore aujourd'hui, les crosses de fougère abondent sur les îles de la rivière Restigouche aux environs de Tide Head. Et chaque fois que mai revient, lorsque la saison bat son plein dans les marchés, je cours en acheter. Comme si ma prédisposition pour la musique se reflétait même dans mes préférences alimentaires. J'aime tellement les têtes de violon ! Je les fais cuire à la vapeur, rissoler dans la poêle avec un filet d'huile, de l'ail et du beurre, puis je les arrose de jus de citron. Ça me rappelle ces moments où maman en préparait pour accompagner le homard avec des pommes de terre bouillies. La plupart du temps, elle les préparait dans du Crisco avec des oignons, car on avait rarement de l'argent pour acheter du beurre. Comme maman aimait le beurre !

Puisque nous étions trop pauvres pour nous procurer de la viande, maman nous préparait souvent des *stews*⁴ à base de légumes, avec des oignons, de l'eau, du sel et du poivre, qu'elle épaississait ensuite avec de grosses boules de farine. On appelait ça de la poutine ! Elle préparait aussi des marce-lins, un dessert réalisé à partir d'une pâte à tarte sur laquelle elle étendait du sucre brun et de la mélasse, et qu'elle roulait

4. Ragoûts.

ensuite pour faire cuire au four. Mon Dieu que j'aimais mes marcelins ! Mais le dessert que je préférais par-dessus tout, c'était ce qu'on appelait de la *sap*. C'était un plat qu'on préparait lorsque le pain était un peu trop vieux. Je me revois saucant goulûment ma tranche de pain dans un mélange de sucre et de lait. Et lorsqu'il n'y avait plus de lait, je trempais mon pain dans du thé. D'ailleurs, mon grand amour pour le thé puise peut-être ses racines dans la *sap*... ou encore dans ces moments où j'imitais maman prenant le thé avec sa meilleure amie, madame Roy.

Enfin, j'adorais les petits fruits. Je me revois avec ma chaudière partir dans les champs derrière chez ma tante Angéline à Saint-Arsène, pour aller récolter les fraises des champs et les bleuets.



L'hiver, c'était l'enfer dans notre petit *shack*⁵. Les tuyaux gelaient, et nous nous retrouvions bien souvent le matin sans eau et en p'tits bas de laine à marcher sur un plancher glacé. En l'absence de mon père, c'était ma pauvre sœur Flo qui avait la tâche de s'occuper d'aller chercher le bois coupé à l'extérieur, de faire partir le poêle et de mettre la bombe dessus. On avait tellement froid !

Le matin, mon père s'empressait de bourrer la truie de bois et nous préparait du *porridge*. Je nous revois, Gigi et moi, toutes petites et transies de froid, nous précipiter vers le poêle à bois. On abaissait alors la porte et, pieds nus, on y

5. Cabane.

grimpeait pour se réchauffer. Ça ne devait pas être très chaud, puisque nous ne nous brûlions pas, mais inévitablement, papa se fâchait en nous disant qu'un jour nous allions finir par briser la porte de la fournaise.

Maman cuisinait le meilleur pain du monde et le laissait refroidir sur la tablette en haut du poêle. J'ai d'ailleurs appris comment faire du pain avec elle, et j'en fais encore souvent aujourd'hui. Je la revois pétrir la pâte de ses mains. C'est une image qui restera toujours très nette dans ma mémoire, car il lui manquait deux doigts à la main gauche : elle les avait perdus en coupant du bois lorsqu'elle était jeune, chez mon grand-père Émile Aubé.

Quant à Dad, il nous faisait des rondelles de patates cuites à même le rond de poêle. On devait attendre que le rond soit rouge vif et on déposait directement les rondelles dessus. C'était tellement délicieux ! Je rêve de retrouver un jour un tel poêle antique. À défaut d'en avoir un présentement, j'essaie de retrouver le goût familier et les saveurs bien particulières que créait celui de mon enfance, notamment en faisant cuire mes *toasts* à l'aide d'un support en métal fabriqué avec un cintre.

Il y avait aussi dans notre maison de la rue Roseberry une pièce à l'étage qu'on nommait la chambre noire. Quand on se chamaillait trop entre sœurs et que maman n'en pouvait plus, elle nous y enfermait parfois dans le noir. C'étaient surtout Angie et Flo qui s'y retrouvaient après s'être battues en se tirant les cheveux, qui leur allaient d'ailleurs jusqu'aux fesses, tout en se traitant de « maudite vache ». Maman montait alors les séparer et les embarrait là-dedans le temps qu'elles se calment.

Qu'est-ce que je détestais cette chambre noire ! Presque autant que j'haïssais le Bonhomme Sept Heures ! Qui habitait à Richardville, j'en étais certaine. Lorsque nous allions visiter ma tante Laurette, nous faisons toujours une marche avant l'heure du coucher. Chaque fois, on y croisait vers 19 heures un homme en haillons qui sortait d'une maison, ou plutôt d'une vieille cabane, de l'autre côté de la rue derrière les chemins de fer. Peut-être sortait-il seulement ses ordures, mais il prenait un malin plaisir à le faire toujours à la même heure... Si jamais on avait le courage de jeter un regard vers lui, on partait aussitôt en courant. C'était un ermite. J'ai l'impression qu'il détestait les enfants et qu'il aurait pu les manger vivants. On tremblait de peur dans nos petites bottines de feutre ! Mes parents n'hésitaient pas à nous menacer de l'arrivée du Bonhomme Sept Heures lorsque nous n'écoutions pas ou étions tannants.



Je me revois, du haut de mes quatre ans, avec ma sœur Flo tirant une petite charrette rouge d'une main tandis qu'elle me tenait l'autre main. On revenait du *general store*, près du Sugarloaf Mountain de Campbellton, car régulièrement, maman nous obligeait à aller y chercher le pain « écrapouillé » qui ne pouvait être vendu. Le fait qu'il n'avait pas belle allure ne nous dérangeait en rien, mais d'être obligées de le demander faisait un peu honte à ma sœur qui était très fière.

Un jour, en revenant du magasin général, j'ai eu une envie pressante de faire pipi. En un instant, j'ai lâché la main de Flo et j'ai traversé la rue en courant en direction de notre

maison. J'ai alors entendu un affreux crissement de pneus. Lorsque j'ai relevé la tête, Mister Lannon était déjà sorti de la voiture, le visage tout blanc et l'air affolé. J'ai eu si peur que j'ai retraversé la rue en courant. J'aurais pu me faire tuer deux fois !

Je n'avais rien eu, même pas une égratignure, mais j'entends encore Flo me supplier de garder ça entre nous : « Dis-le pas à maman, dis-le pas à maman, dis-le pas à maman, elle va me tuer ! » Plutôt *wise* avant l'heure, je me rappelle l'avoir longuement manipulée avec ça. Chaque fois que je voulais quelque chose, je lui faisais du chantage en lui disant que j'allais tout raconter. Je n'avais qu'à lui suggérer malicieusement un « je vais le dire à maman... » afin d'obtenir ce que j'espérais, bien souvent un biscuit de plus.

N'empêche que cette phrase, « Dis-le pas à maman, elle va me ou nous tuer », est revenue bien souvent par la suite, car on vivait toutes un peu dans la crainte de notre mère. En l'absence de mon père qui travaillait constamment à l'extérieur, elle était seule pour nous élever, nous nourrir et tout faire. *Mom was the boss!* Évidemment, parfois elle n'en pouvait plus. Il faut comprendre que c'était une autre époque, et qu'elle-même avait été élevée à la dure par un père autoritaire. Je revois encore, à ce sujet, l'épaisse *strap* en cuir de mon grand-père accrochée à son mur...

Ainsi, quand maman n'en pouvait plus, elle prenait parfois la première chose qui lui tombait sous la main, une lavette, une cuillère en bois, et elle nous frappait. Même si ces agissements ne sont plus tolérés aujourd'hui, il est essentiel de se remettre dans le contexte de l'époque pour mieux comprendre et, surtout, de ne pas poser de jugement.

Maman avait une force incroyable. Une force physique et mentale inégalée. C'était une femme généreuse, et ce, même si elle n'avait rien. C'était aussi en quelque sorte une féministe avant son temps : elle gérait tout, c'était elle la matriarche de la maison. Elle n'attendait jamais après son mari pour faire quoi que ce soit, elle n'hésitait pas à prendre un marteau pour installer une tablette. C'est vraiment grâce à elle que j'ai appris à me battre pour gagner ma vie. Elle agissait comme un homme, mais elle n'avait pas d'autre choix si elle voulait survivre. N'empêche, c'était la plus féminine de toutes les femmes : elle adorait porter de belles robes seyantes, car elle aimait être sexy. Elle était aussi très souple, une véritable contorsionniste, aisément capable de faire passer ses longues et belles jambes derrière sa tête.

Moi, j'étais une enfant qui ne tenait pas en place, un vrai paquet de nerfs. J'avais tellement d'énergie. Et je faisais rire de moi à cause de mon apparence. « Cheeta, le singe à Tarzan », qu'on m'appelait, à cause de mes sourcils épais – ils avaient chacun presque trois fois l'épaisseur d'un sourcil normal –, ou encore Bugs Bunny à cause de mes grandes dents avancées.

Nous étions tout sauf reposants. Avec Flo, j'étais très complice, mais avec Angie, même s'il y avait beaucoup d'amour, il m'arrivait souvent de me chicaner. C'était continuellement un bras de fer : elle était plus vieille que moi, elle avait tous les droits et passait son temps à me dire quoi faire. Comme elle était l'aînée, elle avait le droit de nous bosser. Maudit que j'haïssais ça ! Encore aujourd'hui, je n'aime pas qu'on me dise quoi faire.

Table des matières

Préface.	9
<i>A star is born</i>	11
« La p'tite est bonne »	15
Les débuts des Gallant Sisters	33
Du Nouveau-Brunswick à la Main	37
Les débuts de carrière solo	55
Mon Pygmalion	59
La reine du disco	71
<i>Ladies and gentlemen, The Patsy Gallant Show!</i>	83
<i>I worshipped the earth that he walked on</i>	89
Jason, mon ange, mon miracle	103
La battante, et la Môme	109
<i>Starmania</i> et les années parisiennes	131
De Stella à la Palma	163
Les retrouvailles	181
Les années 2010	203
Femme dans un monde d'hommes	209
Mes amours et mon public	215
Patsy, aujourd'hui	225
<i>Is there any tea up there?</i>	233
Remerciements.	237